

GARDIEN DE CIMETIÈRES À ANGOULÊME: UNE CHAMBRE AVEC VUE SUR LES TOMBES



Marlène, l'ancienne concierge de l'hôtel de ville, a choisi de travailler et d'habiter au cimetière des Trois-Chênes il y a six ans.



Manuel Duart était réticent à cohabiter avec les morts. Il s'y est habitué. photomontage : Renaud Joubert

Par Céline Aucher, publié le 20 novembre 2012 à 0h00.

Ils sont deux agents municipaux à cohabiter jour et nuit avec les morts dans les cimetières de Bardines et des Trois-Chênes. Deux gardiens qui racontent leur drôle de quotidien Ambiance.

Ce sont les seuls êtres vivants à côtoyer les morts jour et nuit, toute l'année. Ils sont même payés pour ça: agents logés des cimetières de Bardines et des Trois-Chênes. Un quotidien pas banal ? « C'est vrai que les gens sont réticents à venir dîner à la maison. Souvent, c'est moi qui finis par aller chez eux », rigole Marlène, logée aux Trois-Chênes depuis six ans, dans une maison complètement ouverte sur les pierres tombales du quartier de Basseau. Qui dit mieux ?

Manuel Duart, lui, peut encore s'abriter derrière un petit muret. Six mois que le gardien a totalement investi le plus ancien cimetière angoumois, ouvert en 1808, à côté des caveaux et lourdes croix en pierre. Les bouquets lui rappellent peut-être son métier d'origine. « J'étais horticulteur à la ville », dit celui qui a dû se reconvertir suite à des problèmes de dos il y a sept ans. ça n'a pas été facile. « Ma première réaction a été non. Quand on vous dit que vous allez travailler parmi les tombes, on pense forcément à tout ce qui est morbide. On croit qu'on va devoir faire des réductions de corps, on se fait des films. » Il s'est habitué au lieu. Au point de prendre la place de son collègue logé, parti à la retraite en mai dernier.

« Mais parmi les agents qui travaillent de jour ici, personne ne voulait aller habiter aux Trois-Chênes », avoue le bonhomme. Sauf Marlène, l'ancienne concierge de l'hôtel-de-ville, qui vit là avec six chats, deux chiens et deux poules. On lui en a raconté des histoires de morts vivants à son arrivée. ça la fait encore rire. Même pas peur. « C'est un lieu tellement tranquille que je regrette de ne pas l'avoir connu plus tôt ! », lance la sexagénaire, qui a délibérément choisi de venir ici. « Pour la relation avec le public », dit-elle. Pas les morts, les vivants. « On reçoit des familles en deuil, il faut être à l'écoute tout en prenant du recul. »

Des liens se tissent avec les fidèles qui viennent se recueillir sur la tombe de leurs proches. Accompagnement des familles, suivi des travaux, saisie informatique des inhumations, vente des concessions... « On fait un travail méconnu, glisse Marlène, qui en est à près de 130 inhumations depuis le début de l'année. Dans l'esprit des gens, on est là pour ouvrir et fermer les portes, mais c'est une goutte d'eau dans notre quotidien. »

Pour peu que l'on reste coincé après la fermeture des portes, on est bien contents de les trouver. « Je fais 3 km à vélo chaque soir pour faire le tour des 10 ha de Bardines, mais on ne voit pas toujours les gens », dit Manuel Duarte. L'autre soir, une mamie est restée trois heures sur place, sans savoir qu'un gardien habite là. « C'est un piéton qui passait devant le cimetière qui l'a entendue et a appelé les pompiers. »

D'autres font le chemin inverse. C'est plus facile d'enjamber les grilles des Trois-Chênes que les hauts murs de Bardines. En six ans, les aboiements de ses deux petits chiens lui ont fait repérer deux bonshommes en pleine nuit. « Un type ivre et un autre qui venait fleurir la tombe familiale à 23 heures ! » Mais pas de mauvaise blague les soirs d'Halloween. « L'été, je dors les fenêtres ouvertes, le soir, je fais ma tournée avec la pile électrique: jamais un mort ne m'a attrapé le pied! » Un vivant s'est en revanche un jour pointé dans sa cuisine. Difficile d'éviter la confusion quand une pièce de sa maison sert de bureau d'accueil.

Agent logé, un poste privilégié. « On a des amoureux qui viennent là pour être tranquilles », se marre Manuel Duarte. A Bardines, il a même des amoureux enlacés pour l'éternité. Le tombeau romantique de Lazare Weiller. Pas de Chopin ou de Jim Morrison comme au Père Lachaise. « Mais on a quand même le chorégraphe Dominique Bagouet et de magnifiques chapelles comme celle de la famille Croizet. » Rien à voir avec les Trois-Chênes, beaucoup plus récent, ouvert en 1964 et à l'horizon dégagé. « Je ne pourrais pas vivre à Bardines, avoue Marlène. C'est trop austère. » Chacun ses limites.

Des missions très diverses

Entre les cimetières de Bardines et des Trois-Chênes, les missions des agents sont les mêmes. Accueil et accompagnement des familles et des pompes funèbres, suivi des travaux et des actes administratifs, saisie informatique des inhumations, exhumations, crémations ou dispersion des cendres, ouverture des caves de colombarium, ouverture et fermeture des portes (des deux cimetières pour celui ou celle qui est d'astreinte quand son collègue est en repos), vente ou renouvellement de concessions, recensement des concessions échues non renouvelées.

Mais, différence de génération oblige, il reste encore beaucoup de saisie informatique à faire à Bardines, ouvert en 1808. « Sur environ 10.000 concessions, on n'en a enregistré que 4.000, précise Manuel Duarte. C'est un travail fastidieux qui oblige à comparer des plaques anciennes avec nos fichiers. » Un travail de généalogiste parfois.

« Aujourd'hui, on n'accorde plus de concession perpétuelle. Mais on lance des procédures de reprises sur les plus anciennes quand elles menacent de s'écrouler. On ne trouve pas toujours de descendants. »